

## LA GLOIRE

Serge GRANIER DE CASSAGNAC

Je vous propose d'aborder la question de l'institution à partir de Boris Vian, plus particulièrement de **l'Arrache-coeur** ; c'est là ce qui m'est venu en travaillant sur les questions éthiques en psychanalyse ; également en m'interrogeant sur la place du champ analytique dans le champ social.

Boris Vian délimite une place pour l'analyste, une place qui résiste à un cadrage serré et à toute institutionnalisation, à partir d'une situation d'errance.

Avant même de m'engager dans un travail analytique, j'avais été moi-même très sensible à la problématique du livre, et ceci à un moment précis. C'était le 20 juin 1968\* ; je peux le dater du fait que ma lecture avait été interrompue par l'annonce à la radio de l'invasion soviétique en Tchécoslovaquie.

Cette association réactivait donc pour moi un passé où, alors étudiant, je fus comme beaucoup d'autres agité par un certain nombre de questions éthiques portant sur la société et sur la place de ses institutions.

Boris Vian met en place ces questions, en jouant de l'absurde et du dérisoire. Mais avec, me semble-t-il, une certaine pertinence quant à la mise en perspective de la morale et de ce qu'elle implique du côté de son rapport à l'objet.

Je rappellerai pour mémoire que Boris Vian ne s'est jamais passionné pour les questions politiques, et que la seule institution qui ait suscité un engagement de sa part, en dehors du mariage, fut le Collège de Pataphysique, activité qu'il estimait utile, ". "Le collège s'étant fermement déclaré d'inutilité publique, et salutaire dans la mesure où... seul le Collage de Pataphysique n'entreprend pas de sauver le monde" (1).

C'est peut-être pour cette raison que dans ses romans, les institutions sociales n'ont pas vraiment de consistance. Les idéaux, les dogmes, ne tiennent pas. La religion, dans *l'Arrache-coeur*, ne fait pas consensus. Le curé a une conception de Dieu du côté du luxe que personne ne partage.

Il se bagarre avec ses ouailles et organise des spectacles grotesques à mi-chemin entre les jeux du cirque et la farce théâtrale.

Apparemment donc, il n'y a pas d'institution sociale.

Dans le roman de Boris Vian, le personnage de Jacquemort, psychiatre-psychanalyste, a pour caractéristique d'être vide et c'est ce vide qui le détermine. "Je suis vide. Je n'ai que gestes, réflexes, habitudes. Je veux me remplir. C'est pourquoi je psychanalyse les gens. Mais mon tonneau est un tonneau des Danaïdes. Je n'assimile pas. Je leur prends leurs pensées, leurs complexes, leurs hésitations, et rien ne m'en reste. Je n'assimile pas ; ou j'assimile trop bien... , c'est la même chose. Bien sûr, je conserve des mots, des contenants, des étiquettes ; je connais les termes sous lesquels on range les passions, les émotions, mais je ne les éprouve pas" (2).

Vide, ou trop plein ? Il explique bien que rien ne lui manque, au niveau de la dénomination. Il a les mots, les signifiants, mais il n'a pas les choses.

---

\* Il s'agissait en fait du 20 août 1968. Ce lapsus renvoie à une autre antériorité le 20 juin 1987, premières journées des Cartels Constituants sur le thème Clinique des Passions, d'où s'origine également la présente intervention.

Il est né il y a un an, totalement vide. Et ce vide résiste à un quelconque remplissage. Il s'agirait d'un manque à situer du côté de ce qui ne peut être pris dans le langage, soit la condition même du langage et de son incomplétude. Sans histoire, né d'emblée avec tout le langage, ce qui lui manque, c'est ce qui manque au langage.

Peut-être n'est-ce pas tant un analyste sans histoire, qu'un analyste sans pré-histoire, sans narcissisme primaire, et donc plus précisément, sans inconscient. Pas de libido narcissique pour Jacquemort, d'où la nécessité pour lui d'accaparer la libido de l'Autre.

Sa vie est une vie sans pulsions. Elle est seulement prise dans l'ordre de la langue et du signifiant, du côté du signifiant pur, qui ne renverrait à aucun signifié, un signifiant neutre en somme, insignifiant.

Son interlocuteur, Angel, le titille sur ce vide et lui fait remarquer "Mon cher ami, permettez-moi de vous répéter qu'avoir envie d'avoir des envies, c'est déjà une passion suffisante. La preuve, c'est que cela vous fait agir" (3).

Angel soutient que ce désir de désir chez Jacquemort est quelque chose qui lui appartient en propre, et qui suffit à le considérer comme libre. Jacquemort rétorque que ce désir de remplissage, il n'en était pas maître du tout.

"J'avais., une notice à côté de moi, dit Jacquemort. "Psychiatre - vide - à remplir". Une notice C'est indiscutable, c'est imprimé" (4).

C'était donc écrit. Ça venait d'on ne sait où, image incontestable d'un déterminisme absurde. Puisque c'est écrit, il doit absolument s'y conformer.

Si Jacquemort semble dépourvu de pulsions, Boris Vian imagine une société villageoise qui, elle, n'en manque pas. L'horreur est là, réelle : les apprentis sont battus à mort, les enfants sont copieusement maltraités. Pour les vieillards, ce n'est pas plus reluisant, on les vend à la Foire aux Vieux, là aussi pour le plaisir de les rouer de coups et de les ridiculiser. Les étalons sont crucifiés sur les portes des granges lorsqu'ils ont fauté.

Il y a deux univers parallèles dans le roman : cet univers social régi par la haine, et la maison, où naissent trois enfants, Joël, Noël et Citroën, qui vont être élevés par leur mère dans une prison douillette. C'était là, me semble-t-il, la première idée du livre telle que Boris

Vian l'avait notée dans un cahier, en ces termes "Mère et ses enfants, commence par les laisser libres parce que quand ils sont petits, elle n'a besoin de rien pour les retenir, ils reviennent naturellement. Au fur et à mesure que se développe leur personnalité elle les boucle de plus en plus et finira par les enfermer dans des cages" (5).

L'idée de départ était donc celle de la description d'une aire maternelle étouffante.

Je ne vais pas développer ici l'histoire des trois enfants. Je retiendrai simplement la place qu'ils occupent, soit une place privilégiée ; même si leur mère fait tout pour qu'ils restent là et que les dangers du monde leur soient épargnés, ils s'en sortent bien, en trouvant les moyens de sortir, identifiés peut-être à leur père qui est parti un jour sur un bateau puisque, après leur naissance, l'amour avec sa femme n'était plus possible.

Pour préciser la place des enfants pour Boris Vian, je vous livre simplement une réflexion qu'il faisait à la radio un mois avant sa mort ; le journaliste lui demandait s'il n'avait pas eu quelque scrupule à laisser publier dans les Cahiers du Collège de Pataphysique sa photographie à lui, enfant, de face et complètement nu. Il lui répondit

" pour moi, les enfants n'existent pas. Les enfants sont des états transitoires de l'adulte, des états intermédiaires qui sont par conséquent presque virtuels... Par conséquent la photo que l'on a publiée de moi, assis tout nu dans un petit fauteuil d'osier, est une photo d'un objet virtuel, puisqu'il a cessé d'exister depuis longtemps, c'est en somme la photo d'un fantôme, si vous voulez., et la photo d'un fantôme ne saurait choquer personne" (6).

Toujours à l'origine du projet de roman, après le thème de la mère avec ses enfants, Boris Vian notait également : "Un personnage de ce roman devrait être un type qui, contrairement à son entourage, intéressé par les "gens", les peuples et le journalisme social, s'acharnerait sur un type et l'étudierait jusqu'à tout savoir de lui. Lui demander les choses les plus secrètes" (7).

Boris Vian aurait donc conçu en même temps les deux thèmes : cette mise en scène d'un univers maternel possessif tendant à maintenir les enfants du côté des premières expériences de la vie, et d'une éventuelle satisfaction originaire dans la plénitude.

Et ce personnage tourné vers le social, qui est devenu dans l'écriture du roman, Jacquemort, psychiatre, dont le projet est de faire "une psychanalyse intégrale » (8).

Il y a donc à la conception même du roman cette mise en place d'une symétrie entre passion maternelle et passion de l'analyste.

Jacquemort évoque ainsi la psychanalyse intégrale : "Celui que je psychanalyserai comme ça, il faudra qu'il me dise tout. Tout. Ses pensées les plus intimes. Ses secrets les plus poignants, ses idées cachées, ce qu'il n'ose pas s'avouer à lui-même, tout, tout et le reste, et encore ce qu'il y a par derrière. Aucun analyste ne l'a fait. Je veux voir jusqu'où on peut aller. Je veux des envies et des désirs et je prendrai ceux des autres. Je suppose que s'il ne m'en est rien resté jusqu'ici, c'est que je n'ai pas été assez loin. Je veux réaliser une espèce d'identification. Savoir qu'il existe des passions et ne pas les ressentir, c'est affreux" (9).

Jacquemort ne rencontre pas d'emblée son patient. Il essaiera bien quelques servantes, mais elles ne veulent pas associer librement, simplement obéir, elles sont là pour ça, mais aussi pour se faire besogner comme elles l'ont été par leurs pères. Il essaiera aussi un chat ; c'est là encore insuffisant, un peu limité. Il ne rencontre pas de sujet vraiment intéressant. Et ceci en fait tient à l'organisation sociale du village qui y fait obstacle, et particulièrement à la place d'un personnage, La Gloïre, celui qui m'a fourni mon titre ; ça s'écrit comme la Gloïre, mais avec un tréma, on doit donc dire la Glo-ï-re, ce qui n'est pas si facile, probablement à

cause de la prégnance du signifiant.

La Gloïre, donc, tient son nom de sa barque. Lui, il n'en a plus. Son travail, il l'exerce sur une rivière dans laquelle les villageois jettent tous leurs déchets, les choses mortes ou les choses pourries. Il doit plonger et les ramener entre ses dents, pour qu'elles lui "souillent le visage" (10). Il doit aussi "digérer la honte de tout le village". "Ils me paient, dit-il, pour que j'aie des remords à leur place. De tout ce qu'ils font de mal ou d'impie. De tous leurs vices. De leurs crimes. De la foire aux vieux. Des bêtes torturées. Des apprentis. Et des ordures" (11). C'est donc une sorte d'éboueur des déchets, des cadavres et des consciences. Pour cela, on lui fournit la barque, sa maison, on le nourrit, et on lui donne de l'or, beaucoup d'or, mais il n'a pas le droit de le dépenser.

Voilà donc la seule personne pour qui une psychanalyse est possible. Les autres n'ont pas de culpabilité qui les paralyserait, pas de honte. C'est lui qui prend tout.

Le projet va prendre corps, au sens propre, le corps de La Gloïre. L'identification va être totale. Et La Gloïre va disparaître, vidé de sa substance. Et Jacquemort va devenir La Gloïre. Il était dit que La Gloïre céderait sa place le jour où quelqu'un aurait plus honte que lui.

Telle est la parabole sur le désir-de-l'analyste, sur la fonction de l'analyse, mais aussi sur la transmission.

Dans le transfert La Gloïre-Jacquemort, il n'est pas évident de dire qui est l'analyste. En effet, Jacquemort a rencontré quelques pulsions et quelques passions, au contact des gens du village. Ce qui l'amène à distribuer au passage quelques coups de poings ou de pieds, et il va, comme les autres, voir La Gloïre, et il lui donne de l'or, et La Gloïre prend sa honte sur lui. Dans un second temps, il écoute La Gloïre en séance et lui prend en retour ses passions, son histoire, jusqu'à son existence même, et toute la honte.

Étrange psychanalyse, où l'analyste ne peut l'être, de n'avoir pas eu lui-même un passé du côté des objets. Pour Jacquemort, vide d'objets et plein de mots, l'opération consiste à incorporer les objets d'un autre avec toutes leurs connotations passionnelles ou affectives.

Si le transfert est une substitution, nous en avons là une caricature. La substitution est totale entre Jacquemort, nom propre, et La Gloïre, nom commun, impersonnel, fonction, place, signifiant. Le signifiant peut être entendu, dans sa division par le tréma, en deux parties :

glo, qui renverrait à l'ingestion : la glotte, glossa, la langue, ou la glose, qui a la même origine étymologique, et qui est un peu l'art de lire entre les lignes.

et ire, la colère, le courroux.

soit le traitement de la colère

ou l'ingestion de la colère.

Étrange société aussi, où le pulsionnel et la plus grande agressivité font loi pour tous. Une société sans Surmoi, sans idéaux et donc sans Institutions. Du moment où La Gloïre assume toute la honte du village, les pulsions n'ont plus à être détachées de leurs buts, puisqu'elles ne donnent plus lieu à une quelconque culpabilité. Elles peuvent s'exprimer en toute impunité. Une société donc sans honte et sans gloire, ce qui souligne le rapport intrinsèque de l'une à l'autre. C'est aussi cela qui peut légitimer l'emploi du nom commun devenu nom propre : La Gloïre, le tréma venant alors infléchir le signifiant du côté de la dérision.

Il est la seule institution de cette civilisation amoralisée. Et ce n'est pas sans pertinence, ni sans gloire, puisqu'il fait tenir lui seul l'ensemble du système social. Il est payé pour payer pour les autres. "Ils me paient de honte et d'or", dit-il (12).

Au terme de l'échange, il est riche, riche de toute la conscience morale, mais aussi de

tout cet or, objet particulier d'être non échangeable. Ce qui fait dire à Jacquemort : "L'or est inutile puisqu'il ne peut rien acheter avec. Donc, c'est la seule chose valable. Ca n'a pas de prix" (13).

Jacquemort était au départ dans une position d'errance, il paraissait assez paumé, avec tout son manque de passions. Il était dans la duperie du langage, mais sans aucune appréhension possible de l'inadéquation du langage, avec seulement des représentations de mots mais pas de représentations de choses ; ou bien encore avec seulement de l'énoncé, pas d'énonciation.

Au terme de son itinéraire, en devenant La Gloïre, le vide se change en trop plein. La prophétie de la notice s'est accomplie. Il est rempli. Il accède à une place sociale, la place sociale essentielle, ce qui se paie d'une nouvelle aliénation et elle est de taille.

L'aliénation reste son trait principal. S'il était d'abord un récipient de langage - le langage comme radicalement Autre - il va se trouver au terme de son aventure porteur de tous les affects sordides des villageois, accrocheur de pulsions, support de l'horreur des actes de chacun.

La Gloïre, dans son asservissement qui confine à l'esclavage, est le seul lieu où la loi est présente, comme s'il était le seul à y être assujetti.

I]. n'y a pas là de maître, seulement une institution d'un côté, et de l'autre des sujets - mais peut-on les appeler ainsi ? - des sujets assujettis à leurs motions pulsionnelles.

La Gloïre est l'instance morale du système social. Il est le Surmoi collectif, concentrant sur sa personne même tout le sentiment de culpabilité freudien, tout l'univers morbide de la faute.

Le paradoxe de Boris Vian est que, dans cette société imaginaire, c'est précisément l'instance morale instituée qui dédouane tout un chacun de ses culpabilités et de ses hontes.

Mais après tout, cela n'est peut-être pas très éloigné de la conception freudienne de l'instance morale, comme originairement liée à l'agressivité.

En effet, dans **Malaise dans la civilisation**, Freud est particulièrement sensible à ce qui ne tient pas du côté des tendances sociales à mettre en place un bien-être collectif. Il pose la question : pourquoi la tendance à l'agression fait-elle obstacle à la civilisation ?

Il perçoit un décalage entre des prescriptions morales inutilement sévères émises par la civilisation et les visées particulières des individus à la recherche de leurs propres satisfactions.

Il va jusqu'à reporter la responsabilité des névroses sur le système social lui-même. Il écrit par exemple : "L'homme devient névrosé parce qu'il ne peut supporter le degré de renoncement exigé par la société au nom de son idéal culturel" (14). Et il se demande : Pourquoi la civilisation doit-elle forcément s'opposer à la sexualité ? (15)

Freud revient alors sur sa description de l'apparition de l'instance morale. Lorsque la libido se détache du moi pour s'investir sur des objets extérieurs, l'enfant va être confronté à des privations, si tel objet est amené à lui manquer. Ces privations provoquent des pulsions agressives qui risquent de mettre en danger sa relation d'amour à sa mère.

Ce qui pourra rendre inoffensif ce désir d'agression, c'est l'introjection, le retournement contre le Moi par l'intermédiaire du Surmoi, que Freud présente alors comme agent de la civilisation.

Les catégories du bien et du mal apparaissent à ce moment, mais dans une ambiguïté fondamentale, tout au moins dans un grand bouleversement. Elles peuvent s'avérer interchangeables. Par exemple, ce qui était bien d'un point de vue narcissique peut s'avérer être le mal à partir du déplacement de la libido sur un objet extérieur. Le premier bien doit être abandonné lorsqu'il fait obstacle à une relation d'amour.

C'est le début du sentiment de culpabilité, correspondant pour Freud à une angoisse devant la perte d'amour, qu'il qualifie également d'angoisse "sociale" (16).

Le Surmoi apparaît comme excroissance du Moi, dans une tentative de continuité, là où le Moi-Plaisir (Lust-Ich) est contrecarré par une discontinuité radicale.

Ces énoncés, qui sont ici condensés, représentent une subversion de toute morale antérieure. Dans son rapport à l'objet, ou à ses objets successifs, le sujet peut passer de l'un à l'autre par le biais de déplacements, de métaphores successives, mais il restera lié à son premier objet, énigmatique, indifférencié ou incestueux. Tout nouvel objet serait issu du premier objet, devenu barré, et représenterait l'objet incestueux lui-même.

Il n'y aurait pas d'autre bien en vue. Pas même donc le souverain bien qui agite les moralistes. Ce que Jacques Lacan a développé dans le séminaire sur **l'Éthique de la psychanalyse**.

Il rappelle les origines thérapeutiques de la psychanalyse (le désir de guérir), ce en quoi elle n'existe qu'à partir d'un projet éthique, et donc d'un certain nombre d'idéaux - chacun les siens - qui sont fondateurs du désir-de-l'analyste.

Mais si l'analyse, dans son déroulement, a permis de lever quelques voiles sur ce qu'il y a en deçà de la place de l'Idéal, sur ce qui la fonde, à savoir le bien originaire, primaire, là où l'organisme confondait réel et hallucination, prenait ses désirs pour des réalités, l'Idéal peut s'en trouver quelque peu ébranlé, et le sujet destitué. Si le souverain bien se rabat du côté de l'être, sans existence, sans castration, sans langage, du côté de l'aire maternelle carcérale, celle qu'essaie de construire Clémentine, la mère de l'**Arrache-cœur**, les idéaux apparaîtront moins glorieux.

La chose (le Das Ding de **l'Esquisse**), origine énigmatique du désir, "Autre absolu du Sujet", "hors signifié", avant tout refoulement, serait ce que toute sublimation tendrait à restituer au sujet (17).

Cette conception bouleverse l'appréhension de la question de l'Institution lorsque les institutions sociales mettent en avant des objets glorieux qui seraient censés préserver le bien commun, le dogme n'est pas loin et cette promotion de l'objet se paie d'un aveuglement quant à sa nature.

Alors, comment poser la question de l'Institution analytique ?

Pourrait-il y avoir une institution qui garantisse que son organisation va promouvoir (de) l'analyse ?

Ou bien : comment mettre en place un idéal de la psychanalyse qui aurait valeur pour chaque analyse particulière ?

Dans le champ analytique, peut-être n'y a-t-il d'institué que le dispositif de la cure qui, à lui seul, ne saurait garantir que si quelqu'un va demander une analyse à un analyste supposé, il s'ensuivra une analyse.

Peut-être serait-il plus pertinent de parler de dispositif potentiellement instituant, dans la mesure où c'est du nouage de chaque transfert que pourrait s'élaborer de l'institué. Encore doit-on préciser que ce qui s'élabore là au cas par cas de chaque analyse ne sera pas

transposable sur toute autre expérience.

Si l'analyse ne s'institue que d'analyste à analysant (devenant analyste), si l'institué est toujours à redécouvrir, à ré-instituer, une institution pour l'analyse ne pourra se prévaloir d'aucune théorie comme d'aucune pensée éthique qui seraient mises en place de souverain bien.

Que nous reste-t-il ?

Le reste, justement.

La psychanalyse intégrale, celle de Jacquemort et de La Gloïre, est précisément une analyse sans reste. Tout y passe, dans le transfert. A la fin, il n'en reste rien. La Gloïre, donc, disparaît, vidé là où Jacquemort s'est empli de lui. Et Jacquemort devient l'Institution-La Gloïre.

Nous sommes dans ce paradoxe de la question d'une institution où l'Institué ne peut être donné une fois pour toutes, où ce qui se joue, entre nous, se soutient d'un reste transférentiel, d'une analyse en suspens, jamais accomplie.

## NOTES

- (1) Noël Arnaud, **Les vies parallèles de Boris Vian**, Collection 10-18, 1970, p. 364.
- (2) Boris Vian, **L'Arrache-coeur**, le Livre de Poche, 1981, p. 26-27.
- (3) id. p. 28. (4) id. p. 29. (5) Noël Arnaud, **Les vies parallèles de Boris Vian**, op. cit., p. 245-246.
- (6) I d. p. 365-366.
- (7) id. p. 246.
- (8) Boris Vian, **L'Arrache-coeur**, op. cit., p. 27.
- (9) id. p. 27.
- (10) id. p. 54.
- (11) id. p. 55.
- (12) id. p. 54.
- (13) id. p. 157.
- (14) S. Freud, **Malaise dans la civilisation**, P.U.F., Bibliothèque de Psychanalyse, p. 34.
- (15) id. p. 61.
- (16) id. p. 81.
- (17) J. Lacan, Le Séminaire, Livre VII, **L'éthique de la psychanalyse**, Seuil, p. 65 et 67.